

Exil et Retour

Exil de Tori Negri, traduit de l'italien par François Rosso et Anne Querrien, postface de Giorgio Agamben, Mille et une nuits, « Les Petits Libres », 69 p.

Du retour. Abécédaire biopolitique. Entretiens avec Anne Dufourmantelle, d'Antonio Negri, Calmann-Lévy, « Petite Bibliothèque des idées », 243 p.

Maxime Prévost

Numéro 191, juillet-août 2003

L'intellectuel dans l'espace public : censure et autocensure

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/18224ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Spirale magazine culturel inc.

ISSN

0225-9044 (imprimé)

1923-3213 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer cet article

Prévost, M. (2003). *Exil et Retour* / *Exil* de Tori Negri, traduit de l'italien par François Rosso et Anne Querrien, postface de Giorgio Agamben, Mille et une nuits, « Les Petits Libres », 69 p. / *Du retour. Abécédaire biopolitique. Entretiens avec Anne Dufourmantelle*, d'Antonio Negri, Calmann-Lévy, « Petite Bibliothèque des idées », 243 p. *Spirale*, (191), 20–21.



EXIL ET RETOUR

EXIL de Toni Negri

Traduit de l'italien par François Rosso et Anne Querrien, postface de Giorgio Agamben, Mille et une nuits, « Les Petits Libres », 69 p.

DU RETOUR. ABÉCÉDAIRE BIOPOLITIQUE. ENTRETIENS AVEC ANNE DUFOURMANTELLE d'Antonio Negri Calmann-Lévy, « Petite Bibliothèque des idées », 243 p.



Michel de Broin, *Trou*, 2002, roulotte itinérante, bois, plâtre et plastique.



QUELQUES semaines après les attentats du 11 septembre, lors d'une journée d'étude sur la littérature actuelle organisée par le Collège de sociocritique de Montréal, une constatation d'ensemble s'imposait : la poussière des tours jumelles à peine retombée, personne ne semblait s'intéresser à ce que les écrivains du moment pouvaient bien avoir à dire de la catastrophe¹. Personne ne semblait curieux de sonder leur compréhension — « leur lecture » — d'un événement dont l'importance était indiscutable. Parmi la faune littéraire internationale, vers quel Zola, quel Hugo, quel Tolstoï, quel Jean-Paul Sartre, quel Bertrand Russell pouvait-on se tourner pour amorcer une réflexion sur la portée de ce qui venait de se produire ? Cette absence — fût-elle momentanée — des écrivains, et plus globalement cette disparition de leur influence dans la cité, n'était-elle qu'un reflet du désarroi des intellectuels dans leur ensemble, lesquels auraient massivement déserté (on s'en rendait bien compte, subitement) le concret et la

politique, soit l'aventure extérieure, au profit du conceptuel et du morcellement ? L'engagement du penseur dans l'aventure collective, dans la totalité de l'existence sociale, indépendamment du champ de spécialisation du penseur en question, était-il encore envisageable ?

Antonio Negri, théoricien politique de l'action collective, a produit depuis les années 1970 une œuvre considérable qui, depuis 1997, commence à trouver un public international.² Or Negri, qui se distingue avant toute chose par l'originalité de son regard et de sa démarche, essaie justement de penser la totalité de l'existence sociale (ce qu'il appelle le *Bios*), alors que la vie intellectuelle contemporaine se caractérise davantage par la juxtaposition de compétences restreintes et restrictives.

Il cattivo maestro

En Italie, Antonio Negri est généralement connu sous le sobriquet dont l'a affublé la presse de droite : celui de *cattivo maestro* (le « mauvais

maître » ou, plus précisément, le « méchant professeur »). Negri résume la situation à Anne Dufourmantelle : « *Il y a encore des gens — parfois ingénus, plus souvent encore stupides — qui continuent à me présenter comme le chef des Brigades rouges, le cerveau malveillant. Être professeur et faire de la politique ou, si vous préférez, être universitaire et être communiste, cela ne peut signifier que cela : mauvais maître, cattivo maestro. C'est consternant.* » Faisons rapidement le point sur le parcours (romanesque) du penseur. Né en 1933, universitaire, traducteur de Hegel, spécialiste du formalisme juridique et commentateur de Descartes, de Spinoza, de Leopardi, de Marx, il enseigne en Italie et en France, où il est chargé de cours à l'École normale supérieure de la rue d'Ulm et à Paris-VII. Intellectuel engagé, Negri l'a toujours été, à titre de militant communiste qui, pourtant, refuse de rejoindre les rangs du PCI (Parti communiste italien), dont il déplore le monolithisme. Il sympathise avec la cause des Brigades rouges, sans appuyer le recours systématique à la violence. Professeur à l'Université

de Padoue, il est arrêté le 7 avril 1979 avec l'ensemble des enseignants du département de sciences politiques de son université, collectivement accusé d'assurer la « direction intellectuelle » d'un vaste mouvement révolutionnaire dont les Brigades rouges seraient la branche armée. En décembre 1979, on lui impute la responsabilité morale de dix-sept homicides (dont celui d'Aldo Moro). L'opinion publique en vient à le percevoir comme le cerveau du terrorisme rouge; Negri doit subir plus de quatre ans de « détention préventive » jusqu'à ce que — coup de théâtre — il soit élu député et puisse se prévaloir de l'immunité parlementaire pour sortir de prison. Cependant, un vote au parlement, remporté par quatre voix seulement, lui retire cette immunité; mais au lieu de réintégrer le cachot, Negri gagne la France, en *vespa* puis en navire (via la Corse), où l'accueille Félix Guattari. Il y vivra en exil jusqu'en 1997, année où il rentre en Italie, conscient qu'il risque de retrouver sa cellule, afin d'obliger le gouvernement italien à envisager l'opportunité de libérer « tous les camarades qui sont encore en prison et ceux qui sont en exil » (*Exil*). Selon lui, son cas, exemple représentatif de l'ensemble de la rébellion intellectuelle des « années de plomb », expose une limite de la démocratie : l'incapacité d'accepter la dissidence qui possède, effectivement ou théoriquement, le pouvoir de changer le cours des choses : « Dans une suite hallucinante de procès [...], j'ai été condamné une première fois à trente ans de prison, peine réduite en appel à douze ans, auxquels il faut ajouter quelques restes. Si après 1968 on avait appliqué en France des critères comparables, pas un seul dirigeant de la gauche prolétarienne ou d'autres organisations similaires n'aurait échappé à quatre ou cinq ans d'incarcération préventive. » Or : « Mes responsabilités restent fondamentalement intellectuelles » (*Exil*).

Engagement carcéral

Après l'exil, le retour. Naturellement, l'engagement prend une tout autre dimension lorsque « l'engagé » s'expose, concrètement, à perdre quelque chose d'autre que sa quiétude ou sa crédibilité (ce qui est déjà considérable); on oublie souvent ce que son entrée dans la mêlée de l'affaire Dreyfus a coûté à Zola : un an de prison (il s'est exilé en Angleterre) et une bonne partie de sa fortune personnelle en frais d'avocats. En rentrant en Italie, Negri s'est exposé à perdre le plus précieux, la liberté, mais en toute connaissance de cause, choisissant d'incarner la mauvaise conscience d'une nation qui, à titre de démocratie, chante les louanges de la liberté

d'expression sans pour autant rendre ces louanges réellement opérantes. *Exil* témoigne de cette confrontation entre un individu et un État : il s'agit d'extraits de conversations qu'eut Negri avec quelques interlocuteurs parisiens entre les 25 et 30 juin 1997, soit la semaine qui a précédé son retour en Italie. Cette décision de rentrer « à la maison », c'est-à-dire en prison, y est expliquée, et plusieurs concepts fondamentaux de sa pensée politique (*empire, multitude, biopolitique productive*) y sont survolés. À peine sorti de l'avion, à Fiumicino, Negri est arrêté et interné à la centrale pénitentiaire de Rome-Rebibbia; sa peine est alourdie de trois ans et demi, et éventuellement transmuée en détention alternative : il doit passer ses nuits en prison jusqu'au mois de mai 2002, alors qu'il devient « assigné à résidence » et demeure sous le contrôle policier. Il ne sera véritablement libre qu'à compter d'octobre 2003.

Le retour dont il est question dans le livre d'entretiens avec Anne Dufourmantelle fonctionne à plusieurs niveaux : retour de l'exilé en Italie, certes, mais aussi retour à la *vita activa* (« J'ai vécu quatorze ans sans papiers ») et, surtout, retour théorique sur les fondements de la démocratie et, plus globalement, du contrat social.

Du retour se présente comme une suite d'entretiens autour de mots et de concepts clés pour Negri, classés alphabétiquement, de A pour *action*, *attentat* et *avenir* à Z pour *Zénon d'Élée*. Il s'agit donc d'un livre qui se lit « à pièces décousues » comme les aimait Montaigne, et qui constitue une excellente introduction à une pensée d'une originalité renversante.

Une époque formidable

En effet, le regard que jette Antonio Negri sur le monde contemporain reverse (et séduit) par sa radicale altérité. En 2003, il possède cette caractéristique rarissime d'être un homme (d'extrême) gauche d'un optimisme résolu et fondamental : « Aujourd'hui, la vie a changé et, contrairement à ce que l'on croit, les gens sont devenus plus communistes qu'avant. » « Nous vivons une époque formidable » : le maestro pourrait faire sien ce slogan de Reiser tout en l'affranchissant de sa portée dérisoire. Cet optimisme ne se manifeste jamais plus clairement que lorsque Negri pense la mondialisation, qu'il considère comme injustement décriée par la gauche actuelle et qu'il accueille personnellement à bras ouverts, en rappelant qu'elle réalise les souhaits traditionnels du marxisme, et qu'on ne saurait lui résister sans se replier sur

le concept périmé d'État-nation (fût-ce sous les oripeaux de l'« exception culturelle »). Ce formidable mouvement de mondialisation constituerait en fait le principal allié de la gauche, la seule véritable base sur laquelle construire du neuf. *L'Empire* dont Negri se fait le théoricien n'est pas celui des États-Unis, ni même celui du G8 : il s'agit plutôt d'« un transfert de souveraineté des États-nations vers une entité supérieure » (*Du retour*). Partant, plusieurs concepts de la philosophie politique classique sont frappés de caducité. Le prolétariat n'existe plus, s'étant mué en *biopolitique productive*, c'est-à-dire en intellectualité de masse, laquelle se caractérise par sa volatilité géographique : sous nos yeux aveugles, notre civilisation se distingue des précédentes par des mouvements migratoires massifs qui éclipsent ceux de l'Exode. Pour Negri, tel est l'un des principaux points positifs de la mondialisation. Autre avantage : la globalisation radicale de la résistance aux forces de l'empire, car c'est sur la scène internationale, et à une échelle incomparable, que la multitude se manifeste, se regroupe pour offrir une résistance à l'empire qu'on aurait naguère qualifiée de « dialectique ». De cette double mondialisation ressortira inévitablement une société radicalement autre, et meilleure. Quelle que soit la valeur qu'on accorde aux prophéties d'Antonio Negri, force est de reconnaître qu'un tel optimisme, en cette période de pessimisme moribond et généralisé, est tout simplement revitalisant, et, comme tel, produit l'effet d'une bouffée d'air frais.

La parole de Negri, telle qu'elle se fait entendre dans ces entretiens, témoigne d'un engagement de tous les instants, engagement particulièrement enivrant parce qu'il vient d'un universitaire qui, bien qu'il refuse toute facilité, accepte d'être attaqué : « Il faut absolument sauter dans le réel, s'y précipiter, y bondir, parce que c'est la seule manière de changer le monde, le transformer, l'inventer » (*Du retour*).

MAXIME PRÉVOST

1. Le colloque *Écriture hors foyer. Comment penser la littérature actuelle ?* a eu lieu à l'Université de Montréal le vendredi 26 octobre 2001 ; les actes en sont reproduits dans la revue *Discours social*, Nouvelle Série, Montréal, vol. VII (2002).

2. D'Antonio Negri, on lira aussi le monumental *Empire*, écrit en collaboration avec l'Américain Michael Hardt (traduction de l'anglais par Denis-Armand Canal, Paris, Exils éditeurs, 2000, 559 p.) et *Kairòs, Alma Venus, multitude. Neuf leçons en forme d'exercices* (traduit de l'italien par Judith Revel, Paris, Calmann-Lévy, « Petite Bibliothèque des idées », 2001, 209 p.).